

*CALLIGRAPHIE
DES RÊVES*

JEAN-MARIE SAINT-LU

Avril 2009

Visite aux Marsé, dans leur maison de Calafell. Juan met la dernière main à la rédaction de son discours de réception du Prix Cervantes. Il me demande de le lire et de lui dire ce que j'en pense. Je pourrai mesurer quelques mois plus tard toute l'étendue de sa confiance, en lisant la version publique du discours en question : il a tenu compte de deux petites observations que je lui ai faites lors de ma visite. Juan Marsé est un de ces auteurs qui sont toujours prêts à accepter les remarques qu'on lui adresse, et avec la meilleure grâce du monde. Toute vanité mise de côté, je souligne ce trait de notre auteur pour en faire le raccourci de nos rapports. Non seulement il répond toujours généreusement à mes questions, mais il refuse systématiquement de m'imposer sa vision des choses : c'est toi qui signes la traduction, finit-il toujours par me dire. Hum... caution, mais peut-être aussi façon de dire gentiment : c'est ton problème, mon garçon... Je n'en serais pas autrement étonné, la rosserie gentille de Marsé est bien connue.

Si je suis venu le voir, c'est aussi pour savoir où en est le roman auquel il travaille. Il y a quatre ans que j'ai traduit le dernier et je suis en manque. Hélas, les obligations inhérentes à ce fichu Prix Cervantes lui prennent tout son temps, et il est en panne... Une panne qui sera un peu longue, à vrai dire.

Février 2011

Le voilà enfin, ce nouveau livre, je le reçois et le lis quasiment d'une traite. Tout Marsé est là, et plus encore que dans ses autres romans. Du moins, plus explicitement. Car à ceux qui s'étonnaient qu'il ne se soit jamais servi des circonstances, fort romanesques, de sa naissance et de son adoption, Juan Marsé avait jusqu'ici l'habitude de répondre que c'est dans ses romans et ses nouvelles qu'il faut

chercher ses mémoires. « Je comprends que ce soit un thème très littéraire (ou qu'il puisse le paraître à certains) mais je ne l'ai jamais abordé comme tel, bien que mes romans soient pleins de gamins qui s'inventent leur père, ou qui décident d'être fils d'eux-mêmes », a-t-il même écrit un jour. Or, c'est une explication que Marsé ne pourra plus avancer. Il raconte en effet dans ce nouveau roman, et de façon très précise, cet épisode fondateur de sa vie et probablement de son œuvre : sa mère meurt dix jours après sa naissance, laissant son père, chauffeur de taxi, seul avec sa sœur aînée. Le pauvre veuf ne s'en sort pas et songe à confier le nouveau-né à une autre famille. Et voilà que le hasard s'en mêle. Un soir, comme il passe devant une maternité de Barcelone, il est hélé par un couple dont la femme est en pleurs : elle vient de perdre l'enfant qu'elle attendait. Quelques instants plus tard, dans le taxi, affaire est faite : le couple sans enfant se chargera du fils du chauffeur et finira par l'adopter.

Voilà une nouvelle occasion de se tromper pour les journalistes qui confondent encore auteur et narrateur. Mais ils ont des excuses : l'illusion est ici totale, comme on le verra plus bas.

Petit échange avec les éditions Christian Bourgois, et c'est une affaire qui marche. 436 pages à remettre le 5 septembre. Tarif habituel. Et je vais enfin pouvoir conjuguer traduction et culture physique : il y a longtemps que je sais que Marsé est l'auteur dont le vocabulaire est le plus simple et le plus nuancé à la fois. Le traduire, c'est forcément manipuler sans cesse les dictionnaires, et cela finit par faire les biceps. Moins aujourd'hui que naguère, en fait, car j'ai mis plusieurs de ces dictionnaires en ligne. Mais au bout du compte, c'est toujours l'irritante constatation qu'un mot ne dit pas toujours exactement ce que depuis toujours on était sûr qu'il disait... Lapalissade chaque fois plus juste : c'est bien le contexte qui donne leur sens aux mots, parfois même contre l'autorité du dictionnaire.

Et c'est parti !

Dès le titre : *Caligrafía de los sueños*. En clair : Calligraphie des rêves. Sauf que *caligrafía* veut dire aussi écriture, tout simplement. Mot d'ailleurs dont le sens semble un peu flottant pour les Espagnols puisque même les différents dictionnaires ne s'accordent pas et donnent la priorité tantôt à « écriture » et tantôt à « art d'écrire en formant de belles lettres ». Pour la traduction, on verra plus tard.

Petite anticipation, septembre 2011 : ce sera *Calligraphie des rêves*. D'abord, c'est joli. Puis ça fait un peu chinois, « cuento chino », dirait le mage Fu-Ching, personnage récurrent chez Marsé.

Et ça continue. Titre littéral du 1^{er} chapitre : « Madame Mir et les voies mortes ». Important, ce « mortes », car parfaitement adéquat à la tonalité de cette histoire de suicide sur des voies de tramway. Problème : en français, ça ne se dit pas. Et impossible d'écrire « voies désaffectées ». Vers le 15 août, je trouverai un équivalent : « Madame Mir et le tramway fantôme. »

Fin février

Voilà le fameux *aventi*, raccourci pour « aventure », ces aventures que se racontent les gosses dans presque tous les romans de Marsé. Comment le rendre ? L'ami Claude Bleton l'a (bien) traduit par « aventoche ». Mais je n'ai pas envie de le reprendre et d'être obligé de mettre une note pour rendre à Claude ce qui est à César. Comme rien ne me satisfait, je fais comme chaque fois : je mets « aventure ». Faiblesse ? Sans doute. Trahison ? Peut-être. Mais je n'ai pas mieux.

Autre genre de difficulté : les constantes références à la guerre civile et aux années de l'immédiat après-guerre. Elles sont toujours implicites, et il y a de moins en moins de lecteurs, même en Espagne, pour les repérer toutes. Les enquêtes montrent que pour les générations nouvelles, cela remonte à Mathusalem, et Franco lui-même est un peu nébuleux. Mais le traducteur, lui, ne doit pas les manquer. En voici une, justement : *se van a hacer guardia donde los luceros...* presque mot pour mot un vers de *Cara al sol*, l'hymne de la Phalange. Je traduis ici littéralement, « ils vont monter la garde sur les étoiles ». Aucune chance que cela soit compris. Mais je me refuse à mettre une note. Je choisis alors la solution de l'incise : « comme dans leur foutue chanson de merde », un peu violent mais dans le ton. Voilà bien le doigt mis sur la difficulté de traduire sans expliquer.

(17 octobre, correction des épreuves : je décide de supprimer l'incise en question, car d'une part elle s'intègre mal au texte, et ensuite, après enquête auprès de nombreux amis espagnols, je confirme qu'aucun ne remarque l'allusion. Ne soyons donc pas plus phalangiste que José Antonio, et laissons l'image sans explication. Le lecteur français intrigué, et donc intéressé, pourra se reporter, avec profit, à l'omniscient Google.)

Début mars

Autre exemple du même type : qui donc se souvient aujourd'hui de l'évêque de Barcelone Modrego, franquiste jusqu'à la pointe de la mitre ? Et comment faire autrement que de dire simplement « l'évêque de Barcelone » ?

Et les jeux de mots... Ah ! qu'il était simple, le joli temps où l'on pouvait se contenter de mettre en note « Jeu de mots intraduisible en français » ! En plus, Marsé les file comme d'autres la métaphore. Ici, le père du héros s'en prend dans un bus à un curé... Alors impossible de ne pas jouer sur le mot *hostia*, qui veut dire « hostie », mais aussi et presque surtout à notre époque païenne – et c'est alors un mot très vulgaire, où reste le souvenir du sacrilège – tout un tas de choses, c'est un mot « joker », en quelque sorte. Entre autres, il signifie « coup ». Comme la conversation porte sur l'éducation, je laisse tomber les coups, si l'on peut dire, et les remplace par « sermons ».

15 mars

J'avance, mais en laissant derrière moi tant d'insatisfactions... Pas de suspense : je ne les résoudrai pas. Pourquoi me suis-je lancé dans cette galère ? Et pourtant, Dieu sait si j'aime ça. On dit que le traducteur est schizophrène. Pour moi, il est surtout maso.

Avril

Cent pages déjà, et voilà le plus bel exemple d'illusion romanesque que je connaisse. Je rapproche tellement, inconsciemment, Juan Marsé enfant de son jeune héros, que brusquement j'ai un doute, au point que je téléphone à mon ami Jordi Soler, qui voit souvent mon auteur : « Jordi, as-tu remarqué si Juan avait un doigt en moins ? » Je pose cette question, moi qui ai vu Juan je ne sais combien de fois, parce que son héros se fait couper un doigt par une machine, dans la bijouterie où il est apprenti, comme l'a été Marsé avant lui. Jordi, perplexe, est incapable de me répondre. Et voilà comment on se laisse embobiner ! Et moi qui ai passé une bonne partie de ma vie à expliquer la différence entre auteur et narrateur !

Nouveau jeu de mots : il y a un personnage qui a une moustache *d'alférez provisional-cadáver definitivo*, « alférez » étant un grade dans l'armée, qui n'a pas de correspondant exact en français. Et il est

¹ Marsé jouit bien de l'intégrité de ses dix doigts. (N. d. T.)

« provisoire », avant de passer à l'état de « cadavre définitif ». Je trouve : « avec sa moustache d'aspirant-bientôt expirant ». Et encore un, nettement plus corsé celui-là. Le jeune héros, qui souhaite devenir pianiste (à neuf doigts), a une grand-mère qui s'appelle « Tecla ». C'est un prénom assez répandu en Catalogne (du moins autrefois), et en même temps, ça veut dire « touche ». D'où le rapprochement avec piano, bien sûr. Que faire de ça ? J'imagine d'appeler la grand-mère « Sido » (pour Sidonia), ou encore « Sol », qui sont des prénoms de femme, et ça devrait coller. Mais j'ai un petit doute, et je consulte Marsé, qui tient absolument à son Tecla. Pas question d'aller contre son désir, et me voilà contraint, malgré moi, de mettre une note en bas de page...

Mai

Une difficulté sur laquelle je me casse les dents, ce qui est bien le cas de le dire, puisqu'il s'agit d'une image reposant sur le pignon d'une roue de bicyclette : *Se mueven a piñón fijo*, qui veut dire « agir sans penser à autre chose », « ne se laisser détourner par rien ». En désespoir de cause, je décide de consulter mon amie et consœur Martine Breuer, dont je connais le talent. La réponse jaillit par retour de mail : « Ils ont le nez dans le guidon ». Bon, je sais pourquoi je l'ai consultée. Mais j'enrage un peu de ne pas avoir trouvé cette parfaite solution tout seul.

Juin

Je tiens les délais, mais que de choses non résolues laissées pour « après » ! Bah, j'ai encore le temps. Pourtant, le sentiment de frustration qui m'accompagne dans toutes mes traductions commence à gargouiller dans mon pauvre estomac. Mais ô joie ! Une difficulté résolue instantanément me sert de citrate de bétaïne : on a parfois de ces petits bonheurs d'inspiration... Et tant pis si on est le seul à le penser. Voici : « Está mintiendo, piensa. Cuentos chinos del Barrio Chino ». Lit. : « Il ment, pense-t-il. Des contes chinois du Barrio Chino. » Tout à fait approprié, car le jeune héros fait une virée nocturne dans ce fameux quartier de Barcelone. « Cuentos chinos » : « bobards », « histoires à dormir debout ». Et la traduction me vient toute seule : « Histoires à dormir debout d'un quartier qui vit la nuit ».

Quelquefois, cette solution vous est servie sur un plateau. « De palique con el señor Samsó ». Lit. : « En conversation avec M. Samsó ». Ô merveille : le M. Samsó en question est... boucher. On taillera donc une petite bavette avec lui. Merci monsieur Marsé.

15 juin

Voici un vrai problème, qui ne pourra se résoudre qu'avec l'aide de l'auteur. L'action du roman se déroule à Barcelone dans les années 1940, au plus tard 1948. Et voilà que nous sommes dans la chambre de la fille de la fameuse Mme Mir, qui a étalé sur sont lit tout un tas de « vinyles ». Temps fou passé sur Internet (quel travail cela aurait été, il y a à peine quinze ou vingt ans !). En toute rigueur, ce serait possible, les premiers vinyles (je connais la question à fond désormais) datant de la fin des années quarante aux États-Unis, mais jamais de la vie dans un quartier pauvre de Barcelone. D'ailleurs, j'apprends que les derniers 78 tours étaient en vinyle. J'appelle Juan, qui tombe des nues, et qui râle parce que personne ne lui a fait remarquer ce léger anachronisme. Quant à moi, je règle la question en traduisant par « galettes ». Ce qui ne nous rajeunit pas. Mais surtout, c'est une preuve de plus (j'en ai de nombreuses) que les éditeurs espagnols ne font pas toujours leur travail, et que nous devons être très vigilants. Je remarque d'ailleurs, à plusieurs reprises, que ce texte n'a pas été assez soigneusement relu avant de passer chez l'imprimeur. Encore une raison pour Juan de râler contre son éditeur, et avec raison.

15 août

Longue interruption pour cause de vacances familiales, il faut que je cravache pour terminer à temps, c'est-à-dire avec assez de temps devant moi pour pouvoir laisser reposer la pâte avant une dernière relecture. Depuis mes premières traductions, je ne relis pas le travail de chaque jour, pour ne pas être tenté de figoler des pages qui finiraient par ressembler à une version de candidat à l'agrégation. Je préfère traduire d'une coulée, et consacrer les dernières semaines à un sérieux travail sur papier.

5 septembre

Voilà, c'est parti à la date prévue. Quelques jours encore et Dominique Bourgois m'envoie un mail pour me dire qu'elle a énormément aimé ce roman. Ouf. Même si mon travail, bien sûr, ne me satisfait pas, mais alors pas du tout. Quelques grammes de satisfaction pour des trouvailles ponctuelles, mais des tonnes d'incertitudes et l'angoisse qui les accompagne... Au moins, un écrivain n'engage-t-il que lui, alors que le traducteur est responsable de l'enfant qu'on lui a confié. J'ai appris une chose avec le temps : c'est qu'il ne faut jamais relire ce qu'on a traduit. La déception est immédiate.

27 septembre

Je termine la rédaction de ces notes et je m'aperçois que je n'ai rien dit de l'essentiel, de tout ce qui fait la vraie difficulté de ce livre, à savoir son extraordinaire expressivité, liée à une grande économie de moyens. Rien de ronflant, tout est dans la nuance chez Marsé. Dans la précision du mot. Car on trouve encore une fois dans ce beau roman ce qui fait une grande partie du talent de l'auteur : sa richesse lexicale, donc, sa puissance évocatrice, en particulier dans la création d'images, ses personnages bien campés et objets tout à la fois de l'ironie et de la tendresse de l'auteur, ses dialogues enlevés et sonnante toujours juste, et enfin cet humour qui n'est pas le moindre de ses charmes. Et la musique de sa prose, que comme tous mes confrères j'essaie de rendre et de mettre à l'épreuve de la lecture à voix haute (c'est, par bonheur, un des rares aspects de la traduction où je pense faire un travail honnête). Et comme toujours, l'art de suspendre l'intérêt du lecteur, toujours pressé, en fin de chapitre, de lire le suivant. Bref, un très grand cru. Dieu fasse que je n'en aie pas fait une bibine éventée.